Luther, l'« homme allemand » ? Lucien Febvre et Henri Strohl : deux historiens strasbourgeois face au Réformateur durant l'entre-deux-guerres

Matthieu Arnold

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/allemande/602>

DOI : 10.4000/allemande.602

ISSN : 2605-7913

Éditeur

Société d'études allemandes

Édition imprimée

Date de publication : 29 décembre 2017

Pagination : 423-472

ISSN : 0035-0974

Référence électronique

Matthieu Arnold, « Luther, l'« homme allemand » ? Lucien Febvre et Henri Strohl : deux historiens strasbourgeois face au Réformateur durant l'entre-deux-guerres », *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande* [En ligne], 49-2 | 2017, mis en ligne le 29 décembre 2018, consulté le 18 mai 2021.
URL : <http://journals.openedition.org/allemande/602> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/allemande.602>

Luther, l'« homme allemand » ? Lucien Febvre et Henri Strohl: deux historiens strasbourgeois face au Réformateur durant l'entre-deux-guerres

■ Matthieu Arnold *

L'image de Martin Luther a été marquée par la Première Guerre mondiale. Tandis que les protestants allemands l'ont enrôlé dans le combat de l'Allemagne⁽¹⁾, leurs coreligionnaires français se sont évertués à dissocier leur cause de celle de Luther. Cette séparation était d'autant plus importante qu'un certain nombre de penseurs français, de Charles Maurras à Jacques Maritain, avaient mis le Réformateur en accusation, le premier tenant le conflit pour une guerre de religion mettant aux prises la France catholique de Jeanne d'Arc à l'Allemagne protestante de Luther⁽²⁾. Les protestants français, de tendance réformée pour la majorité d'entre eux, se sont attachés à mettre en avant l'universalisme de la pensée de Luther: il avait mis en exergue le Dieu de la grâce et non pas le Dieu allemand⁽³⁾. Sans contester les origines allemandes de Luther (ils rejetèrent la tentative de Georges Pariset de faire de Luther un Slave⁽⁴⁾), ils se refusèrent à enfermer Luther « dans une germanité barbare susceptible d'expliquer tout le développement historique de la nation allemande »⁽⁵⁾.

* Professeur à la Faculté de théologie protestante de l'Université de Strasbourg (EA 4378).

1 Voir Matthieu ARNOLD, « Les prédications de guerre protestantes prononcées en Alsace à l'occasion de l'anniversaire du Kaiser », in: *Les Protestants français et la Première Guerre mondiale*, éd. André ENCREVÉ, *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français*, 160 (2014), p. 57-76.

2 Voir Laurent GAMBAROTTO, « Luther au miroir du protestantisme réformé français durant la Première Guerre mondiale », in: *Le Luther des Français*, éd. Matthieu ARNOLD et Pierre-Olivier LÉCHOT, *Revue d'Histoire du Protestantisme*, 2 (2017), p. 169-196, ici p. 171 sq.

3 Voir *ibid.*, p. 177-179.

4 Georges PARISET, « Luther serait-il slave ? », *Revue chrétienne*, 63 (1916), p. 273-277. Voir Marc LIENHARD, « Comment les historiens et publicistes français ont parlé de Luther au XIX^e siècle et dans le premier tiers du XX^e siècle », *Revue d'Histoire du Protestantisme*, 2 (2017), p. 145-155, ici p. 153.

5 L. GAMBAROTTO, « Luther au miroir du protestantisme réformé français » (note 2), p. 194.

Au lendemain de la guerre, deux historiens qui enseignaient à l'Université de Strasbourg (tous deux ont été nommés en 1919) ont permis à la biographie de Luther de faire d'importants progrès, tout en plaçant les accents différemment : Lucien Febvre⁽⁶⁾ (1878-1956), qui publie en 1928, dans la collection « Christianisme » dirigée par Paul-Louis Couchoud, *Un destin : Martin Luther*, promis à une longue postérité ; Henri Strohl⁽⁷⁾ (1874-1959), qui édite en 1933, chez un éditeur protestant, *La cause*, connu davantage pour ses brochures à caractère confessionnel que pour ses travaux scientifiques, un *Luther. Esquisse de sa vie et de sa pensée*, qui se fonde en partie sur ses deux thèses de 1922 et de 1924, parues chez Alcan : *L'Évolution religieuse jusqu'en 1515* et *L'Épanouissement de la pensée religieuse de Luther, de 1515 à 1520*.

À sa manière chacun des auteurs – le normalien, connu pour ses travaux sur la Franche-Comté, et le pasteur francophile⁽⁸⁾, devenu licencié (1922) puis docteur en théologie protestante (1924) grâce à ses travaux sur Luther – a répondu au défi que, au début du XX^e siècle, le dominicain Heinrich Denifle avait lancé à la recherche sur Luther en contestant, avec force érudition et polémique, l'image traditionnelle du moine pieux, homme scrupuleux tourmenté par sa conscience et qui avait rompu avec l'Église traditionnelle pour des motifs proprement religieux⁽⁹⁾. Avec des arguments fort différents – Febvre insiste sur le subjectivisme de Luther –, ils ont plaidé pour l'authenticité de la « découverte réformatrice » que Luther décrit tardivement, dans la préface de nature autobiographique au premier tome de l'édition complète de ses écrits latins (1545)⁽¹⁰⁾ :

« Tant que les événements étaient encore proches, explique Strohl, Luther n'a pas aimé réveiller le souvenir des grandes détresses dont Dieu l'avait délivré. Quand le calme se fut fait définitivement dans son âme et qu'il eut également triomphé des plus grandes difficultés qui s'opposaient à la diffusion de sa pensée religieuse, il a pu parler librement de toutes les luttes, intérieures et extérieures, et mesurer avec ses amis tous les abîmes qu'il avait côtoyés »⁽¹¹⁾.

« Doctrine d'accent tout personnel, commente Febvre. On voit de suite en quoi, et comment, elle pouvait procurer à Luther ce calme et cette paix que la doctrine de l'Église

6 Voir désormais la notice « Febvre, Lucien » de Georges BISCHOFF et Isabelle LABOULLAIS dans le *Dictionnaire culturel de Strasbourg 1880-1930* (dir. Roland RECHT et Jean-Claude RICHEZ), Strasbourg, PUS, 2017, p. 200 sq.

7 Voir la notice « Strohl, Henri Adolphe » que nous avons rédigée dans le *Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne*, fascicule n° 36 (2000), p. 3810 sq.

8 Dans les sermons qu'il prononça durant la Première Guerre mondiale, Strohl, qui était pasteur à Colmar, se distingua de maints ministres protestants allemands en refusant d'associer Jésus à la guerre. Voir Matthieu ARNOLD, « Die Kriegspredigten in Elsass-Lothringen, 1914-1918 », *Jahrbuch für badi-sche Kirchen- und Religionsgeschichte*, 8-9 (2014-2015), p. 231-242, ici p. 239.

9 Voir Matthieu ARNOLD, « De l'hérétique allemand au témoin œcuménique de Jésus-Christ : la biographie de Martin Luther au XX^e siècle, à la croisée des écoles historiographiques françaises et allemandes », *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, 33/4 (2001), p. 395-412.

10 Sur les discussions actuelles au sujet de cette préface, voir Matthieu ARNOLD, « Peut-on encore parler d'un "tournant réformateur" chez Martin Luther ? », *Transversalités. Revue de l'Institut Catholique de Paris*, n° 137 (avril-juin 2016), p. 9-21 ; ID., *Martin Luther*, Paris, Fayard, 2017, p. 81-91. Sur les travaux plus anciens, voir Marc LIENHARD, *Luther. Ses sources, sa pensée, sa place dans l'histoire*, Genève, Labor et Fides, 2016, p. 48-51.

11 Henri STROHL, *Luther. Esquisse de sa vie et de sa pensée*, La Cause, 1933, p. 46 sq. Voir déjà, dans le même sens, ID., *L'évolution religieuse de Luther jusqu'en 1515*, Strasbourg/Paris, Alcan, 1922, p. 76.

traditionnelle ne lui ménageait point. [...] tout ce qui faisait le désespoir, l'anxiété, le doute atroce de Luther ; tout cela, il le concevait maintenant avec une force, une clarté indicibles : conditions voulues, par Dieu, conditions normales et nécessaires au salut. Quel soulagement, quelle résurrection ! On comprend dès lors que Luther ait toujours présenté sa "découverte" de la tour comme une révélation. L'homme qui tout d'un coup, après l'avoir tant cherché, trouve le remède souverain aux maux qui le rongent ; l'homme qui conçoit, avec une force irrésistible, une vérité qui, valant pour lui, lui paraît d'usage et d'application universels, comment se croirait-il le créateur de la félicité qu'il sent descendre en lui ? Il faut que ce soit là une révélation »⁽¹²⁾.

Si tant Strohl que Febvre ont mis l'accent sur le caractère profondément religieux de la démarche de Luther, et si l'un et l'autre se sont peu intéressés au dernier tiers de la vie du Réformateur⁽¹³⁾, il est un point où le théologien alsacien et l'historien né à Nancy se séparent : l'importance qu'ils accordent au caractère « allemand » du Réformateur. Sans faire des origines de Luther une clé pour l'interprétation de son personnage, à plusieurs reprises, Febvre souligne ce caractère ; de son côté, Strohl met davantage en avant le caractère universel du Saxon.

1. Martin Luther, l'homme allemand (Lucien Febvre)⁽¹⁴⁾

Quelques années avant la publication de sa biographie, dans une conférence donnée en 1924 au Centre d'Études germaniques (Mayence) et qui annonce un certain nombre des thèmes qu'il développera en 1928, Lucien Febvre a déjà évoqué les origines de Luther. En lien avec le voyage que Luther a accompli à Rome à l'automne de 1511⁽¹⁵⁾, Febvre écrit : « Sans doute en sa qualité d'Allemand, et d'Allemand très peuple, il peut, il doit être choqué par les manières italiennes »⁽¹⁶⁾. Cette brève remarque fait allusion à la fois à l'antiromanisme des Allemands et aux origines modestes de Luther, que les historiens ont contestées depuis lors.

Dans *Un destin : Martin Luther*, l'expression « l'homme allemand » apparaît tout d'abord en lien avec les thèses de 1517 contre les indulgences, sans que Febvre précise ce qu'il entend par elle⁽¹⁷⁾. Elle reparait quelques pages plus loin, lorsque Febvre évoque la situation de l'Allemagne en 1517, et notamment la « mauvaise volonté de la Curie » à l'égard des Allemands :

12 Lucien FEBVRE, *Un destin : Martin Luther*, Paris, Rieder (coll. Christianisme), 1928, p. 64. Voir aussi p. 58 sq. et Pascale GRUSON, « "Pour comprendre Martin Luther". Une conférence de Lucien Febvre à Mayence en 1924 », *Revue d'Histoire du Protestantisme*, 2 (2017), p. 197-215, ici p. 205, où Febvre parle d'une « théologie d'un accent tout personnel ». Le texte de la conférence est donné aux p. 199-215.

13 Voir M. ARNOLD, « De l'hérétique allemand au témoin œcuménique de Jésus-Christ » (note 9), p. 396-399. Febvre écrit, à propos de la guerre des Paysans (1525) : « Oui, Luther aurait dû mourir avant d'assister à de tels spectacles et, ayant dit tout ce qu'il avait à dire, de se voir condamner à une vie médiocre, désormais sans portée. » (*Un destin : Martin Luther*, p. 259.)

14 Voir notamment Peter SCHÖTTLER, « Lucien Febvre, Luther et les Allemands », *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, 147 (2001), p. 9-66.

15 Voir M. ARNOLD, *Martin Luther* (note 10), p. 53-55.

16 P. GRUSON, « "Pour comprendre Martin Luther" » (note 12), p. 203.

17 L. FEBVRE, *Un destin* (note 12), p. 103.

« Ces Italiens, qui se moquaient des bons, des loyaux Allemands ; ces Italiens vifs, narquois, désinvoltes, sans scrupules ni foi, sans sérieux ni profond [*sic*!] et qui, sous prétexte de servir les grands intérêts de la chrétienté ne servant en réalité que leurs appétits, tiraient hors d'Allemagne tant de beaux ducats... Des fureurs s'amoncelaient. Luther, une fois le pas sauté, ne cessera de les sentir, vivaces, au fond de son cœur d'homme allemand, d'homme populaire allemand »⁽¹⁸⁾.

Et Febvre de s'appuyer sur un propos de table de 1532⁽¹⁹⁾, dans lequel Luther affirme qu'il n'y a pas de nation plus méprisée que la nation allemande, les Italiens traitant les Allemands de bêtes⁽²⁰⁾ !

« Son cœur d'homme populaire allemand... » Febvre développe sa pensée dans des pages où, tout en rejetant les explications psychologiques données par Denifle (il avait insisté sur l'« orgueil » de Luther), il tente à son tour de sonder le cœur de Luther, qui est convaincu d'être dirigé par Dieu. Certain que sa doctrine est la Parole de Dieu, Luther est, à lire Febvre, radicalement incapable « d'entrer dans la pensée, dans le sentiment d'autrui », et il se met en fureur contre tous ses opposants :

« Et un torrent d'injures jaillit vers eux, des profondeurs d'un cœur sensible, doux et sentimental, à l'allemande... Des injures violentes, brutales, sans mesure et sans esprit, d'une grossièreté qui bientôt passera toutes les bornes [...]. Grossièreté d'homme du peuple, celle d'un fils de mineur grandi dans un milieu sans élégance, portant en lui les tares héréditaires d'une race toute proche d'origines assez basses. Peut-être aussi, dans une certaine mesure, au début tout au moins, truculence de [moine] mendiant, habitué aux prises à partie directes, aux invectives débridées des prêcheurs en vogue : mais de bonne heure vraiment, il exagéra... »⁽²¹⁾

Tout à son indignation, Febvre, on le voit, conjugue les stéréotypes relatifs aux Allemands (ils sont sentimentaux) et les explications de Luther par son hérédité. Mais comment expliquer alors les polémiques très vives que des auteurs de toutes origines et de tous pays ont eues avec lui ?

Après avoir traité des espoirs placés en lui par les humanistes allemands – au premier chef Ulrich von Hutten, qui haïssait le Saint-Siège –, Febvre reprend ses propos sur Luther, homme allemand, mais en insistant également sur le caractère universel de son message, propre à séduire les disciples d'Érasme :

« Luther est en toutes choses de sa race et de son pays. Il est, foncièrement, un Allemand, par ses façons de penser, de sentir et d'agir. On l'a dit. On l'a même trop dit, parfois. Encore faudrait-il se rappeler qu'au couvent, c'était non aux Allemands : aux chrétiens qu'il pensait. Quand, ayant compris sa certitude, il entreprit d'en communiquer le secret, ce fut à

18 *Ibid.*, p. 115. Raillant les proverbes par lesquels, dans ses *Propos de table*, Luther appelle le peuple à obéir à l'autorité civile, Febvre écrit, au sujet de ces « gros proverbes vulgaires où se condense, en termes sans finesse, une expérience médiocre » : « Aphorismes de Prud'hommes saxons. Ils obligent le lecteur à se souvenir des humbles origines du prophète qui, descendu des Lieux Hauts, retombe fâcheusement dans sa petite bourgeoisie d'Eisleben ou de Mansfeld, parmi des contremaitres et des entrepreneurs... » (*Ibid.*, p. 275.)

19 Martin LUTHER, *Werke*. Kritische Gesamtausgabe (Weimarer Ausgabe), *Tischreden*, t. 2, Weimar, 1913, n° 1428, p. 98, I. 6 sq.

20 Sur le thème des Allemands, nation méprisée, dans les *Propos de table*, voir Nicole de LAHARPE, *Image de l'autre et image de soi. Les stéréotypes nationaux dans les « Tischreden » de Luther*, Paris, PUF, 2002, p. 35-41.

21 L. FEBVRE, *Un destin* (note 12), p. 123.

tous les hommes qu'il s'adressa, non à ses frères de race, ou de langue. Les Érasmiens le comprirent bien ainsi, ceux qui les premiers tressaillirent à sa parole. Leur horizon n'était pas limité aux frontières d'un État »⁽²²⁾.

Commentant le *Manifeste à la noblesse chrétienne de la nation allemande* (1520), écrit réformateur que Hutten et ses partisans avaient compris comme le cri de ralliement des Germains contre Rome, Febvre fait observer que Luther ne choisit pas entre une Réforme nationale, allemande, et une Réforme universelle, même s'il puise dans ses expériences d'Allemand⁽²³⁾.

Dans les pages que Febvre consacre à la comparution de Luther devant Charles Quint lors de la Diète de Worms (17-18 avril 1521), épisode célèbre de la biographie du Réformateur, il est question des attentes de l'Allemagne et de l'atmosphère orageuse dans la ville qui accueillait l'assemblée d'Empire. Febvre évoque aussi, en lien avec l'enlèvement de Luther le 4 mai 1521, l'Allemagne « nerveuse et prompte à s'émouvoir⁽²⁴⁾ », mais il faut attendre les développements qu'il consacre aux péchés dont Luther, qui se trouve à la Wartburg, s'accuse dans une lettre du 13 juillet 1521⁽²⁵⁾, pour trouver à nouveau des réflexions sur « l'homme allemand » :

« Car Luther ne serait pas « l'homme allemand » qu'il est, s'il ne trouvait ancré au fond de lui un goût un peu maladif de dévoiler des tares cachées, le besoin à moitié sensuel, à moitié morose, de les exhiber nues au grand jour et, pour tout dire, un souci obsédant d'aller chercher, au fond d'un amas de souillures étalées et remuées sans pudeur, une virginité neuve et le sentiment libérateur d'une justification »⁽²⁶⁾.

Dans la « sincérité » de Luther, Febvre voit, à raison, « un reste d'humilité monacale et un excès certain de scrupule », mais aussi, de manière sans doute plus contestable, « une pointe de complaisance secrètement savourée »⁽²⁷⁾. Qu'il écrive à ses amis Melanchthon, Spalatin et Johannes Lang, ou encore au strasbourgeois Nicolas Gerbel, à l'été et à l'automne de 1521, Luther met l'accent sur sa condition de *monachus* – à la Wartburg, il mène une existence de solitaire – et sur les manifestations du péché capital de l'acédie, qui le tourmente⁽²⁸⁾.

Enfin, dans la troisième et dernière partie de son ouvrage, intitulée « Le repli », Febvre interprète en mauvaise part le fait que, après 1525, Luther écrive principalement en allemand⁽²⁹⁾ :

22 L. FEBVRE, *Un destin* (note 12), p. 146.

23 Voir *ibid.*, p. 164.

24 *Ibid.*, p. 199.

25 Voir Martin LUTHER, *Werke*. Kritische Gesamtausgabe (Weimarer Ausgabe), Weimar, 1883-2009, *Briefwechsel*, t. 2, Weimar, 1931, n° 418, p. 356, l. 7 - p. 357, l. 13. Luther se plaint à Melanchthon de n'avoir plus prié ni rien écrit depuis huit jours, en raison de tourments tant physiques que spirituels. Il est animé par la chair alors qu'il devrait être mû par l'esprit, et il est paresseux, oisif et somnolant.

26 L. FEBVRE, *Un destin* (note 12), p. 203. Citation relevée par Marc LIENHARD, *L'Évangile et l'Église chez Luther*, Paris, Cerf, 1989, p. 224, dans le développement qu'il consacre aux interprétations de Luther comme « l'Allemand par excellence », et à la différence des autres extraits de Febvre que nous avons mis en évidence.

27 *Ibid.*

28 Voir M. ARNOLD, *Martin Luther* (note 10), p. 242sq.

29 Febvre considère – à tort – qu'après 1525, Luther « n'écrit guère qu'en allemand » (*Un destin*, p. 278). Il oublie par ailleurs que nombre des écrits allemands de Luther – y compris son brûlot de 1543, *Les juifs*

« Il renonce au latin, la langue universelle, la langue de l'élite. Ce n'est pas à la chrétienté qu'il s'adresse : à l'Allemagne seule, même pas, à la Saxe luthérienne. Qu'on ne s'étonne plus de voir, après 1530, le luthéranisme marquer le pas en Europe et même reculer. C'est Luther lui-même, et de plus en plus à mesure que le siècle avance, qui renonçant à la catholicité, limite ses efforts, humblement, au troupeau de Wittenberg »⁽³⁰⁾.

Dans la conclusion de son brillant essai, Febvre parle de l'« échec » de Luther dans le domaine temporel, car il a jonché la terre de « ruines colossales » tout en échouant à « changer les bases spirituelles de l'Église chrétienne » : « Être réduit aux proportions d'un simple chef de secte, c'était, quoi qu'il fût, quoi qu'il pût prétendre, la défaite »⁽³¹⁾. Par contre, il a marqué l'Allemagne dans le domaine de l'Esprit. Et Febvre, qui à plusieurs reprises a expliqué Luther par ses origines allemandes, en vient à proposer de comprendre en retour l'Allemagne par Luther :

« Et quels sont les faits vraiment essentiels de l'histoire de l'Allemagne, au sens le plus large du mot histoire ; quelles sont, si l'on préfère, les façons d'être les plus caractéristiques de la pensée et de la sentimentalité germaniques que n'éclaire pas pour nous, d'un jour révélateur, une connaissance tant soit peu réfléchie de l'œuvre, de la doctrine, de la foi profonde du prophète de Worms ? »⁽³²⁾

2. Martin Luther, une « âme religieuse » (Henri Strohl)

L'ouvrage *Luther. Esquisse de sa vie et de sa pensée* de Henri Strohl est une biographie d'un théologien, qui s'est intéressé à l'évolution de la pensée religieuse du moine saxon. Comme Febvre, il refuse de voir en Luther un simple critique des abus dans l'Église⁽³³⁾. Mais à la différence de Febvre, il ne semble accorder guère d'importance à ses origines – tant sociales⁽³⁴⁾ que nationales – pour expliquer son héros.

Concernant le voyage de Luther à Rome, Strohl rapporte les propos du Réformateur selon lesquels il a été scandalisé par les prêtres, frivoles et indifférents, qui célébraient plusieurs messes pendant que lui n'en disait qu'une seule⁽³⁵⁾. Mais il n'en tire pas de leçon opposant le sérieux voire la piété des Allemands à la frivolité des Italiens. Pareillement, il évoque sans les commenter les injures dont, dans sa *Missive sur le dur livret contre les paysans* (*Sendbrief vom harten Büchlein wider die Bauern*), Luther abreuve aussi les princes dont le carnage n'a pas assouvi la soif de sang⁽³⁶⁾.

et leurs mensonges – ont reçu rapidement une traduction latine.

30 L. FEBVRE, *Un destin* (note 12), p. 278. Dans la troisième partie de son ouvrage, Febvre se fonde principalement sur les *Propos de table*, au détriment des cours et des traités de Luther, ce qui donne du Réformateur une image faussée.

31 *Ibid.*, p. 294-296.

32 *Ibid.*, p. 300. Voir encore *ibid.*, p. 303 : « Luther, un des pères du monde et de l'esprit moderne, si l'on veut. Un des pères du monde germanique et de l'esprit allemand, sans nul doute. »

33 Dès l'introduction de son ouvrage, Strohl souligne que Lucien Febvre, « historien indépendant », « rend hautement justice aux préoccupations religieuses de Luther » (*Luther. Esquisse de sa vie et de sa pensée* [note 11], p. 10). Voir aussi *ibid.*, p. 229.

34 Strohl signale que Hans Luder, le père de Martin, était certes « originaire d'une lignée de paysans appauvris », mais qu'à Mansfeld, il « acquit une solide aisance » (p. 20).

35 Voir H. STROHL, *Luther* (note 11), p. 63.

36 Voir *ibid.*, p. 271.

S'il parle de la langue allemande, c'est pour souligner – non sans excès – la contribution essentielle que Luther y a apportée par sa traduction du Nouveau Testament (1522): «Luther fit de l'allemand un instrument capable de rendre toute la gamme des sentiments que peut éprouver le cœur humain. Il créa l'allemand moderne, il fut le premier grand écrivain allemand. Avec lui, commence une nouvelle époque de la littérature allemande»⁽³⁷⁾.

Dans le dernier chapitre de son ouvrage, «Persévérant jusqu'à la fin», Strohl s'attache à savoir comment apparaît la «personnalité» de Luther après 1525, que son œuvre est menacée tant par Charles Quint que par des dissensions au sein-même du camp évangélique⁽³⁸⁾. À la différence de Febvre⁽³⁹⁾, il ne brosse pas un tableau sombre de Luther une fois marié: «Il a combattu l'idéal ascétique du Moyen-Âge qui, pour lui, visait une sainteté imaginaire, contraire à la volonté du créateur et pleine de dangers moraux. Il a exalté la vie de famille, vanté les vertus ménagères et le dévouement de son épouse et a trouvé le temps de témoigner à ses enfants une tendre sollicitude»⁽⁴⁰⁾.

Si Strohl juge que le «refus d'admettre un point différent du sien» était, chez Luther, «le revers de sa ténacité»⁽⁴¹⁾, il évoque toutefois son ascendance en lien avec ses propos de table du Réformateur vieillissant, «entachés de vulgarité»: «D'extraction paysanne, fils d'un siècle fruste, il a souvent été très peuple dans la conversation intime avec ses commensaux. Ses récits étaient souvent imprégnés d'un humour germanique, qui choquait la sensibilité plus raffinée de l'humaniste Melanchthon [...]» (p. 294). Strohl oublierait-il que Melanchthon, né à Bretten, était lui aussi allemand? En tout cas, il s'empresse de souligner que la «verdeur incontestable» du langage de Luther ne lui a en rien aliéné le respect de ses collègues et de ses disciples. De même, lorsqu'un peu plus loin il évoque le pamphlet *Contre la papauté de Rome, fondée par le diable* (1545), dont les termes sont «inspirés par un vrai *furor teutonicus*», il ne renonce pas à «comprendre le sens et le but» de la polémique de Luther: «Il s'agissait pour lui de défendre les droits souverains de Dieu sur les âmes, de sauvegarder l'action libératrice de la Parole»⁽⁴²⁾.

Tandis que Febvre avait conclu son ouvrage sur le refus d'émettre un jugement de valeur sur Luther⁽⁴³⁾, les dernières lignes de Strohl constituent un hommage rendu au Réformateur – en dépit de ses faiblesses:

37 *Ibid.*, p. 219.

38 Voir *ibid.*, p. 291.

39 «Lui-même, Luther, il s'assied dans la vie. Assez pesamment. Marié, il a des plaisanteries épaisses, de gros mari vulgaire. Il serre dans ses bras, sans discrétion, sa Catherine, sa "chère côte", son "impératrice Ketha". Il lui vient des enfants. [...] Installé dans son ancien couvent que l'Électeur lui a donné comme résidence, il y vit banalement, au milieu des cris, des tracasseries, des langes qui sèchent et des souillures d'enfant.» (L. FEBVRE, *Un destin* [note 12], p. 278.) Dans les éditions ultérieures, Febvre écrit: «[...] il y vit médiocrement, bravement aussi, et dignement [...]» (Lucien FEBVRE, *Martin Luther. Un destin*, Paris, PUF, 1988 (4^e éd.). Ce texte reprend celui de la 2^e édition de 1944, qui avait été republiée sans modification en 1951.)

40 H. STROHL, *Luther* (note 11), p. 292.

41 *Ibid.*, p. 295.

42 *Ibid.*, p. 301.

43 «Nous ne jugeons pas Luther. Quel Luther d'ailleurs, et selon quel code? le sien? le nôtre? ou celui de l'Allemagne contemporaine? Nous prolongeons simplement, jusqu'aux extrêmes confins d'un temps

«C'est pourquoi nous nous inclinons avec respect devant cette personnalité par certains côtés si humaine, prêtant le flanc à la critique, et pourtant si grande par la consécration à la mission reconnue d'être une voix, la voix de l'âme religieuse qui n'a pas seulement cherché avec une sincérité totale, mais qui a pu proclamer le miracle de la grâce d'avoir été trouvée»⁽⁴⁴⁾.

Lucien Febvre et Henri Strohl, qui appartiennent à la même génération, se sont tous deux opposés aux explications ethniques de Luther. Pourtant, on trouve chez le premier un certain nombre de mentions liées au caractère allemand de Luther, alors que le second ne mentionne qu'une seule fois l'«humour germanique» du Saxon. Sans doute cette différence s'explique-t-elle en partie par la biographie respective des deux universitaires. Tandis que Lucien Febvre mit les pieds en Allemagne pour la première fois en 1918, en tant que soldat⁽⁴⁵⁾, Strohl était né dans le Reichsland Elsass-Lothringen, et, surtout, il avait traversé le Rhin dès 1895 pour étudier durant un semestre à Berlin. La différence tient également au fait que Strohl est un historien de confession protestante. Il tient Luther davantage comme un coreligionnaire, dont l'importance dépasse le cadre strictement national, que comme le représentant de l'Allemagne – le pays auquel lui-même a appartenu jusqu'en 1918 mais auquel il ne s'est pas senti lié après l'Armistice.

Résumé

Durant l'entre-deux-guerres, deux universitaires strasbourgeois ont publié une biographie de Martin Luther: l'historien Lucien Febvre, auteur de Un destin: Martin Luther (1928), et le théologien Henri Strohl, avec son Luther. Esquisse de sa vie et de sa pensée (1933). L'un et l'autre insistent sur le fait que Luther fut un être humain profondément religieux, et ils combattent en conséquence le Luther dévastateur de Heinrich Denifle. Toutefois, on trouve chez le premier plusieurs mentions du caractère allemand de Luther.

Abstract

In the inter-war years, two Strasbourg professors published biographies of Martin Luther: the historian Lucien Febvre, author of Un destin: Martin Luther (1928) and the theologian Henri Strohl with his Luther, esquisse de sa vie et de sa pensée (1933). Both stressed the fact that Luther was a deeply religious person and they therefore disputed Heinrich Denifle's idea of Luther as a destructive figure. We also see in Febvre several allusions to the particularly German character of Luther.

présent que nous sommes mal préparés à apprécier de sang-froid, la courbe sinueuse, et qui bifurque, d'une destinée posthume.» (L. Febvre, *Un destin*, p. 304.) (Cette conclusion est reprise mot pour mot dans les éditions ultérieures.)

44 H. STROHL, *Luther* (note 11), p. 305.

45 Voir Peter SCHÖTTLER, «Marc Bloch et Lucien Febvre face à l'Allemagne nazie», *Genèses*, 21 (1995), p. 75-95, ici p. 78.